

**Quelques petites choses sans prétention sur la vie et sur la mort,  
une rencontre avec Julos Beaucarne**

*Sa porte restait désespérément close. Ma pensée déconcertée gambadait : Où est-il ? S'est-il assoupi ? M'a-t-il oubliée ?... Je suis alors grimpée sur le mur brinquebalant pour jeter un coup d'œil dans le jardin....L'absence déploie une certaine créativité.*

*Nous nous sommes finalement retrouvés au fin fond d'une prairie, dans une drôle de petite cabane inondée de lumière. Un peu plus loin, des pagodes disposées en cercle, hautes superpositions en dégradé de bobines industrielles, s'élançaient vers le ciel comme pour capter l'énergie du fin fond de l'univers.*

*Julos me propose un morceau de tarte, son regard tendre et gai, sa voix bienveillante me donnent le courage de rompre le charme du lieu pour évoquer ce qui m'a menée à lui · Comment va-t-il depuis le drame qui a bouleversé sa vie en 1975, comment a-t-il fait pour continuer à vivre ?*

*- Le soir-même de l'assassinat de votre femme, vous écriviez : « Ma Loulou est partie pour le pays de l'envers du décor, un homme lui a donné neuf coups de poignard dans sa peau douce. C'est la société qui est malade, il nous faut la remettre d'aplomb et d'équerre par l'amour, l'amitié et la persuasion ». Un appel à l'amour qui reste gravé en nos mémoires comme une incroyable leçon d'humanité. Aujourd'hui, plus de trente cinq ans après, Julos, où est-elle Loulou ?*

- Vous voulez dire concrètement ? Dans un petit cimetière de famille, près d'Enghien, à S. Sinon, elle est là, dans l'autre monde. La conscience ne meurt pas pour moi, elle existe toujours, on communique tout le temps avec la personne qui est partie. Elle est aussi devenue une chanson.

« T'es partie sur l'coup d'une heure  
En février, à la chandeleur  
Et l'hiver a repris vigueur  
Au fond d'mon cœur

Je suis resté seul sur le pont  
Avec nos deux p'tits moussaillons  
Il paraît qu'on t'a vue passer  
Dans les pays de l'autre côté

Ceux qui l'ont dit en ont menti  
Car quand le soir est doux ici  
Je sens ton sourire qui revient  
Et la caresse de ta main

Je sens que tu es tout contre moi

Que ta fraîcheur pénètre en moi  
Que tu me dis dedans l'oreille  
Des mots d'amour doux comme le miel

Pourtant des fois quand j'y pense pas  
Je m'dis que j'te reverrai pas  
J't'entends alors rire aux éclats  
De l'aut' côté de la paroi  
Il est des amis du Québec  
Qui te parlent parfois le soir  
En même temps t'es à Carpentras  
A Méthamis et à Java

La mort fait voyager son monde  
Tu vas plus vite que le son  
T'es partout sur la terre ronde  
T'es devenue une chanson »

Une chanson, c'est quelque chose en même temps tangible et de pas du tout tangible. On ne peut pas dire le contraire, Loulou n'est plus vivante, et en même temps elle est vivante ; c'est terrible. Il y a des moments où c'est plus apparent encore, c'est comme un clin d'œil. Je n'ai pas quitté la maison, celle que vous avez vue, celle où elle a été assassinée. Certains quittent la maison où a eu quelque chose, et en faisant ça, ils ne résolvent rien, ils sont toujours face à ce lieu où ils ont vu leur femme, leur amie, pendant je ne sais combien d'années.

*- Vous lui parlez ?*

- Je lui parle, bien sûr pas comme on parle au commun des mortels, c'est plutôt de l'amour, on s'envoie de l'amour et on en reçoit. C'est devenu encore plus fort que quand nous étions vivants, j'ai dit « ETIONS » vivants !

*- Est-ce à dire que vous êtes un peu parti avec elle ?*

- Parti... pas vraiment, il y a ce qu'elle représente qui est parti, et en même temps je peux la retrouver quand je le demande. Au début c'était vraiment dramatique, je ne pouvais encaisser. Puis, avec le temps, ça s'est affiné, tout cela est devenu de la joie, une véritable joie, puisqu'on est toujours en relation. Dans un sens, la mort n'existe pas ; évidemment c'est difficile à comprendre (sourire), mais quand on a vécu ça, on a l'impression qu'on est toujours en rapport avec l'être qui était avec nous. On ne peut plus la toucher, et en même temps on la touche d'une façon invraisemblable. C'est très bizarre la mort, la vie, enfin dans mon expérience personnelle, je ne peux pas généraliser.

Des gens qui ont un animal - ce n'est évidemment pas comparable-, mais l'animal leur parle, on est à un niveau de télépathie. Cette relation, c'est très important, c'est pour ça qu'on réussit à s'en sortir. Si on reste au même endroit, celui où on était quand elle a disparu, on risque évidemment de frôler la maladie, la folie, le désespoir, et de disparaître ; mais le danger peut aussi s'estomper, on peut, petit à petit, revenir à un bonheur extrême, le bonheur de la rencontre qui se continue.

*- Vous parliez du moment de la mort, c'était « terrible »*

- C'était terrible parce qu'on n'est pas armé pour ça, on n'a pas reçu les outils, ceux de la spiritualité. Si un des mes fils mourrait aujourd'hui, ce serait épouvantable. Mais j'ose dire que pour un de mes proches, je serais plus armé maintenant, je pourrais le rejoindre directement, comme si l'expérience traçait un chemin. J'ai presque 75 ans, et j'ai continué quand-même. Et je suis certainement très aidé par elle.

*- Les rituels peuvent aider aussi ?*

- Oui, beaucoup, mais il faut se méfier des rituels un peu vampiriques, il faut que même un enfant puisse s'y glisser, comme dans la nature.

*- Qu'est-ce qui d'elle vit en vous, en vos enfants ?*

- C'est l'émotion, surtout la joie de Loulou, son bonheur d'être...  
C'est compliqué de parler de tout ça car c'est approximatif, je me rapproche de plus en plus de l'approximatif...

*- C'est-à-dire ?*

- C'est une façon de dire, de parler : une tarte, c'est une tarte, mais dans ma relation avec l'au-delà, je ne peux pas dire que c'est aussi clair. J'ai écrit un texte où je dis : « je vis et quand je mourrai, je serai toujours vivant » et ça c'est l'expérience de Loulou ; elle a beau être morte – pas un joli mot « morte » – mais elle vit toujours, et on ne peut pas la toucher mais c'est comme si on lui donnait la main, comme si on sentait sa présence, la pure tendresse, c'est vraiment un bonheur.

*- Il y a-t-il des séparations que vous considérez comme radicales, définitives ?*

- On ne peut jamais se séparer définitivement de quelqu'un si on a vécu quelque chose de fort avec lui, non, on ne peut pas, on n'y arrive pas. Il y a toujours quelque part quelque chose en soi de l'autre.

*- Ca peut être aussi de la colère, de la rage ?*

- Oui, mais évidemment la rage est très mauvaise conseillère ; la seule chose que l'on peut faire quand on est séparé de quelqu'un par colère, c'est de lui envoyer de l'amour et de la douceur, et un jour ou l'autre, les choses se règlent. Evidemment, au niveau de la société, de toutes ces guerres, ce n'est pas possible. Gandhi, c'est le bout du monde pour des gens qui ont appris la haine et qui tueraient n'importe qui pour n'importe quoi. On vit aussi dans un monde de peur, d'insécurité, on doit vivre avec ça.

*- Je pensais au meurtrier de Loulou*

- Lui, il est reparti au Maroc. Je ne sais pas encore quel a été son mobile. Il est possible qu'il aimait Loulou, ou bien c'est un geste fou, comme il y en a beaucoup dans le monde. Est-ce important de le savoir ? En ai-je envie ? Oui et non. Je ne me suis pas du tout renseigné, c'est idiot, j'aurais peut-être appris des choses. Il est certain que si c'était arrivé devant moi, il aurait passé un très mauvais quart d'heure, et là, je l'aurais... Je ne comprends pas cette

violence stupide. La violence des idéologies radicales et totalitaires, des religions extrémistes, qui empêchent chacun de suivre son destin, la feuille de route qu'il a reçue à la naissance. C'est pour moi la plus grande des violences, la vraie mort, la mort psychique. Oser leur dire non. Si chacun jouait sa partition, le monde serait très riche.

*- Parfois aussi la maladie empêche de jouer sa partition ?*

- Oui, comme dans l'Alzheimer par exemple et « Les larmes de la mémoire », un texte en prose de Marie Gendron que j'ai mis en vers et en musique :

« J'aime ces gens étranges.  
Des trous de plus en plus profonds se creusent dans leur mémoire  
Des trous qui se remplissent de peurs, présentes ou passées, de plaies jamais guéries  
Des trous qui délogent les interdits et les normes, d'où émergent des élans de vérité  
Cette vérité commune à tous quand les masques ont fondu  
Vérité nue, crue, intolérable, parfois cruelle  
Vérité qui aime et déteste sans contrainte  
Ce que la raison camoufle, l'Alzheimer le fait éclater au grand jour  
L'inconscient se lézarde, les blessures enfouies refont surface  
Les photos flétries reprennent vie, comme les rêves révèlent ce que nous taisons le  
jour  
Le temps passé devient présent. Et le présent n'est que l'instant  
J'aime ces gens étranges. Leur raison déraisonne  
Ils sont les délinquants de la comédie humaine  
Le cœur ne fait pas d'Alzheimer. Il capte l'émotion et oublie l'évènement  
Saisit l'essentiel et néglige l'accessoire. Sent la fausseté des gestes et des paroles  
Fuit le pouvoir et réclame la tendresse  
Plus je partage leur vie, plus je sens des trous tout aussi profonds à l'intérieur de moi  
On les dit confus, et pourtant à leur insu, ils me reflètent crûment mes parts d'ombres  
et de lumière  
Deviennent mon propre miroir, miroir de mes peines camouflées, de mes désirs  
enfouis, de mes fantaisies réprimées, de ma liberté aux ailes cassées  
J'aime ces gens étranges. Ils ont le mal de leur enfance comme on a le mal du pays  
Ils cherchent, cherchent, jusqu'au jour où leur silences devient un cri insupportable  
J'aime ces gens étranges Comment arriverais-je à vivre sans eux ? Comment ?  
Comment ? »

C'est devenu « Les naufragés de l'Alzheimer ». Marie Gendron est une personne formidable qui a fondé au Québec l'association Baluchon Alzheimer, un service d'accompagnement des familles, et qui existe en Belgique depuis 2003. « Quand les masques ont fondu » c'est terminé, les personnes n'ont plus leur conscience à elles ; on essaie de rafraîchir leur mémoire, ce qui est très compliqué. On travaille surtout avec des sensations, l'odeur, le toucher... Il y a parfois des réminiscences comme des îles, tout à coup ils se retrouvent, et puis ils sont à nouveau perdus.

La maladie en général c'est un dysfonctionnement ; il y a beaucoup de choses qui déterminent la maladie, mais en même temps, on ne sait jamais, on ne sait pas tout ; tout à coup, il peut y avoir un déclic dans le cerveau et on est précipité dans le « schwarz » total.

*- Il vous est arrivé d'avoir cette crainte ?*

- Plus maintenant. C'est peut-être un peu facile, mais j'ai l'impression que l'univers existe, c'est une grande force. Je ne crois pas en Dieu, j'ai l'impression que la vie de Jésus-Christ, on en a fait autre chose, on nous a leurré... quand on interdit la contraception !

*- C'est important l'humour ?*

- L'humour, c'est absolument indispensable. C'est le rire de la matière. Il y a de l'humour dans tout dès le moment où l'on porte un regard sur quelque chose, il y peut y avoir de l'humour, ou de la tristesse... ça dépend de nous, nous sommes les régulateurs de notre propre histoire. J'ai vécu ce malheur de Loulou, et ce malheur m'a ouvert la porte à d'immenses bonheurs. Et ça m'a obligé à regarder les choses et les personnes droit dans les yeux. Et cela amène du bonheur.

J'écris beaucoup, pour moi, l'écriture c'est aussi le bonheur

Parfois, je pleure de joie. J'essaie de restituer dans mes spectacles cette espèce de joie que j'ai eue au moment où j'ai écrit ; écrire, c'est un peu comme une révélation, on est en train de dormir, et tout à coup il y a une phrase qui nous vient, on est obligé de se lever, heureusement, j'ai toujours un papier à côté de mon lit pour écrire. Et si on peut les partager... sans être forcément le premier au hit-parade ! La poésie nous aide à faire avec la mort, parce qu'elle touche à l'intérieur de l'être. Dans ce monde perdu « au nom du père et du fisc et du sacrosaint bénéfique », elle n'est pas bien aimée malheureusement. Parfois même, le monde tue la poésie, la « Lettre à Kissinger » (où, *résistant à la torture, le musicien chilien Victor Jara est abattu d'une rafale de mitrailleuse*), c'est toujours actuel, il y a encore beaucoup de boulot !

*- Dans « Le chanteur du silence », un artiste partage avec son public deux heures de silence et « le va-et-vient du silence dans le spectre duquel se cachent toutes les musiques ».*

- Je n'ai quand-même pas fait un spectacle avec deux heures de silence ! Mais c'est très important pour moi, le silence. C'est pour ça que c'est très chouette de se retrouver ici, parce que c'est un lieu de silence, il y a le chemin qui est tout cabossé, donc personne n'y vient... sauf des gens fous comme moi. Dans le silence, il y a des oiseaux.

*- La nature, ça vous évoque quoi ?*

- La nature fait des feuilles, parfois elle n'en fait pas ; des fois c'est ceci, des fois c'est cela ; nous poussons comme les arbres, il n'y a pas de règles, « Ce qui l'a séduit, c'est ce petit royaume sans majordome chez lui » pas d'ordonnateur du cours de la vie. Déjà il ne faut pas dire « Il faut » ! Je trouve intéressant de se laisser porter par la vague, elle sait où elle va et nous ne savons pas où nous allons sur la mer. La « grande » vie n'est pas de s'écarter de la réalité mais de s'y adapter ; la réalité est plus forte que nous. La spiritualité existe, pour moi c'est la seule solution, pour moi en tout cas, sans prétention pour quiconque d'autre ; chacun a quelque chose à entendre, à dire, à partager.

La nature nous invite à la modestie « On est bien peu de chose, et mon amie la rose me l'a dit ce matin » (*F.Hardy*), oui, « de mémoire de rose, on n'a jamais vu mourir un jardinier ».

Un jour on va disparaître, mais on ne disparaît jamais en entier, il y a toujours un petit cheveu qui dépasse. C'est comme un arbre qui meurt en hiver, il ne meurt pas tout-à-fait. Il est comme quelqu'un qui écrit, sa vie continue au travers de ses textes, jusqu'à l'éternité.

L'éternité, c'est long, surtout vers la fin. C'est une grande merveille que de recevoir des lettres d'un peu partout qui parlent de ce que j'ai écrit ; pourtant ce n'est pas dans beaucoup de librairies, ce ne sont pas des best-sellers, il y a simplement des gens qui ont entendu quelque chose à un certain moment, et, même si ce n'est pas exactement ce que vous vouliez dire, ils se sont appropriés le texte à leur manière, ils l'ont digéré, et cela peut vous amener à réfléchir. C'est le paradis, ce métier-là, c'est comme une partie de ping-pong, les balles que vous avez lancées vous reviennent tout le temps. L'essentiel, c'est la relation. Et quand on partage avec quelques uns, on partage avec tous, car la chaîne continue.

*- J'ai envie de conclure par vos mots « A force de disparaître, ta présence est décuplée » ...*

- Oui, quand quelqu'un disparaît, on se rend compte de ce qu'on a perdu, on s'en rendait déjà compte avant, mais ça prend une dimension invraisemblable.

Ce n'est pas parce que la personne a disparu qu'elle n'existe plus, bien au contraire. « Laissez juste une fenêtre ouverte sur le ciel afin que les ancêtres puissent se glisser près de vous dans la pénombre familière du mystère »

C'est pour cela que c'est important d'être tout le temps proche de la personne qu'on aime, parce qu'on ne sait pas de quoi demain sera fait. C'est le moment merveilleux que l'on vit maintenant que l'on va garder et qui va nous donner de la force, et donnera vigueur au lien qui nous unit à jamais.

*L'air était bon, on est parti se balader dans le cercle des pagodes, on mettra des patates dans les braises. Loulou nous regardait de ses yeux pétillants de vie. Merci, Julos, pour ce moment d'émotion partagée !*

D.Michaux

Toutes les citations de chansons et de textes, entre guillemets, ont été publiées sur le net.  
Site de Julos Beaucarne : [www.julos.be](http://www.julos.be)